

bonté me fait plus de mal que ne m'en aurait causé ta colère ; mais j'y répondrai d'une manière digne de toi, par la franchise : jamais je ne renoncerai à ta fille.

— C'est donc à elle qu'il faut m'adresser, dit le hakem. Veux-tu, ma Néhémi, agir contre la volonté de ton père ? Crois-tu que toutes ses actions n'aient pas ton bonheur pour motif ? Dis-lui, toi, que tu veux le quitter, que ce fol amour ne peut que vous entraîner dans l'abîme, que deux époux qui ne se réunissent pas dans le sein du même Dieu ne peuvent avoir toujours ces sentiments de pieuse affection si nécessaires au bonheur.

— Ce serait lui dire que je renonce à lui, répondit Néhémi d'une voix tremblante ; je ne le puis pas.

Villegcamp était revenu du premier trouble où l'avait jeté la présence du hakem ; la réponse de Néhémi lui rendit tout son courage, et il dit d'une voix ferme :

— Ismaël, tu es un homme sage et bien au-dessus des préjugés vulgaires des tiens ; ce n'est point toi qui peux croire que la malédiction du prophète rendra notre union malheureuse ; tu m'as dit souvent que les hommes vertueux étaient frères ; veux-tu mentir à ce principe quand il s'agit du bonheur d'une fille que tu chéris et d'un homme que tu dis aimer ? Crois-tu que la manière dont chacun de nous adorera le Créateur de toutes choses nous empêchera de vivre l'un pour l'autre ? Oh ! non, si tu nous sépares, tu causerais notre malheur éternel, et tu ne le veux pas ; tu feras taire la voix qui s'élève peut-être encore dans ton sein et te dit de n'accorder ta fille qu'à un croyant, parce que tu vois que le chrétien qui ne peut être heureux qu'avec elle peut aussi lui faire connaître les douceurs d'une union bien assortie. Et tu céderas alors, parce que tu sais que l'on honore mieux la divinité en rendant des hommes heureux qu'en obéissant à une religion que les mortels ont dit émaner d'elle.

— Dieu est Dieu ! Mahomet est son prophète ! Ne médis pas, jeune homme, d'une loi que tu ne peux connaître ; ne blasphème pas le nom de celui que tu n'as pas appris à adorer. Jamais je n'ai attaqué ta croyance, pourquoi viens-tu combattre la mienne ? Si les motifs que je puis dans ma religion ne te suffisent pas, je vais t'exposer les raisons politiques qui, suivant ta science mondaine, devront suffire pour t'éloigner de

ma fille. Ma tribu, tu le sais, est plutôt hostile que favorable aux Français ; moi seul je parviens à la maintenir dans une stricte neutralité, et j'empêche qu'elle ne se déclare contre vous : j'agis ainsi, parce que je sais que vous êtes des ennemis puissants, et que le jour où nous leverons notre étendard nous serons écrasés. Tous les chefs prétendent à la main de ma fille. Ma Néhémi est l'astre vers lequel ils tournent les yeux. Si je te la donne, leur haine s'augmentera de tous les feux de la jalousie, je ne pourrai plus les retenir, et je serai comptable du sang versé. Dois-je, moi qui gouverne mes frères, les exposer à la ruine et à l'extermination ? Si Dieu m'a fait devenir hakem de Silah, n'est-ce pas pour que je m'efforce de rendre heureux ceux qui vivent sous mes ordres ? Non, si tu n'apprécies pas mes autres raisons, tu sauras comprendre celle-ci. Puisque tu n'as pas voulu te rendre au mahométan ferme dans sa foi, tu écouteras le chef d'une nation qui n'agit que par motifs politiques. Maintenant j'ai parlé avec bonté, j'ai parlé le langage de la raison ; ma colère pourrait naître si vous persistiez tous deux dans vos folles intentions. Retire-toi, Français, laisse-moi seul avec ma fille. J'ai tout dit.

Villegcamp sortit désespéré de la tente du hakem. Pendant quelques heures il erra à l'aventure sans savoir où il portait ses pas, et, ramené par une force irrésistible, il revint vers la demeure de Néhémi : l'entrée lui en fut impitoyablement refusée. Les jours suivants il essaya vainement de s'y introduire : il tenta de corrompre les esclaves, de saisir les instants où il croyait que la surveillance était moins active : tout fut inutile. Le tissu léger qui fermait la demeure d'Ismaël laissait échapper quelques sons, et c'était tout ce qu'il pouvait saisir de son amie, encore sa douleur en était-elle doublée, car la voix de Néhémi ne lui parvenait que brisée par la douleur et entrecoupée de sanglots.

Dans une agitation fiévreuse difficile à décrire, Villegcamp essaya tous les moyens, et succombant enfin lui-même au tourment qu'il avait subi, il resta étendu, malade sur son lit. A peine le hakem en fut-il informé, qu'il vint visiter son jeune ami ; il lui prodigua les soins les plus empressés, mais il ne voulut jamais l'entretenir de sa fille, au sujet de laquelle le lieutenant l'interrogeait à chaque minute. Enfin, au milieu de ces chagrins de tous les instants, le jour du départ arriva : le détachement fran-